

SA M'AIM

Les déboires d'une prostituée dans l'univers mythique du cinéma et de la chanson des années 50/60.

La compagnie « Les Cinq d'à côté » présente « Si vous voyez ce que je veux dire », d'après un texte et une mise en scène d'Olivier Martin.

Le décor donne à imaginer de façon totalement minimaliste l'univers de la rue, le « monde du petit tapin », de la pauvre fille qui aime son proxénète et qui exerce le plus vieux métier du monde, avec cœur et une certaine inconscience, avec la naïveté et le franc-parler de celle qui n'a connu que le malheur et l'amour à « quat'sous ». Un banc, un éclairage qui rend la luminosité hasardeuse d'un réverbère et ce sac bleu qui renferme vin et sandwich, maigre repas, misérable pause, entre les clients.

On s'immerge dans un univers sans couleur, celui de la nuit marginale, avec les inconnus qu'on accepte pour des accouplements tarifés ou ceux qu'on refuse et qu'on insulte. Car Paulette qui dit sa vie à un interlocuteur abstrait, nous les spectateurs, quelqu'un de non défini et qui écoute ces propos « exotiques » venus des bas-fonds, se raconte et se donne à voir ; et ce sont comme des fragments de films d'anthologie qui nous remontent à la mémoire, le monde des « Julots » qui roulent des épaules dans les guinguettes, des « caïds » de quartier qui marquent leur territoire avec les poings, le « surin » ou la « bastos ». On a rejoint Arletty (« Moi, je parle pas aux cons, ça pourrait les instruire »), Gabin, Jovet, les petites frappes et les filles de rue au grand cœur.

On n'est pas dans la réalité de la prostitution, on entre dans sa mythologie, aux alentours de la Deuxième Guerre Mondiale. Paulette porte la robe rouge des bars mal famés où elle a connu Julien Morel, son « Juju » qu'on pourrait bien accuser de meurtre, car Paulot s'est fait « dézinguer » et le célèbre commissaire Maigret le soupçonne. Règlement de comptes. Paulot est une brute, il appartient à cette « bande d'abrutis » qui tiennent le pavé parisien sous leur autorité fruste et cruelle, tous les Roger, ou Georgio le Tordu qui

ferait « parler un parpaing innocent », un champion de la torture qui blanchit l'argent de la « schnouffe ».

Paulette est née sous un réverbère, « comme la Môme », de parents alcooliques, puis elle a connu « l'Assistance publique », les coups dans les familles d'accueil, les vaches à garder, la cuisine où l'attendait un certain Monsieur Jeff ; ensuite, ce fut la « maison de correction », et la guerre, une aubaine, elle s'est enfuie, a trouvé un emploi de serveuse jusqu'à ce qu'elle rencontre son « Juju » dont elle est tombée follement amoureuse et qui lui file des « torgnoles », des « mandales » bien ajustées ; les coups, c'est de l'amour.

Mais Paulot s'est fait « dessouder » et le danger plane avec la présence obsédante de Maigret qui rôde et qui interroge et qui saura, fatalement. Car les filles de joie ne sont pas faites pour le bonheur. Paulette se donne du mal pour sauver « son homme », sa « gueule d'amour », celui qui « l'a sortie du caniveau pour la mettre sur le trottoir ».

Cette confession ponctuée de formules qui ont du brio, c'est aussi le dit de la douleur du partage, avec la fameuse Lulu, une autre « bonne gagnuse » qui, comme elle, remet à « Juju » chaque vendredi « le fruit de ses entrailles », ou la disparition de Rosette, la tuberculeuse, dont plus personne ne veut et qui laisse une place vide dans la rue. Oui, il y a là un brio décalé qui fait sourire malgré le contexte, avec une certaine dose de tendresse doublée de nostalgie : on reconnaît une somme d'emprunts à la création verbale et imagée d'un grand monsieur du dialogue au cinéma, Michel Audiard. C'était le temps de Prévert et Kosma. C'était le monde des Marguerite Moreno, du répertoire des « pierreuses » chanté par Fréhel. C'était l'univers d'Edith Piaf, la « Môme », dont les titres inoubliables nous hantent encore comme une référence de la culture « parigote ». Et Paulette chante les plus célèbres couplets de Piaf, de « Moi j'essuie les verres » à « Milord », en passant par « la Foule », tout ce qui a bercé la jeunesse de l'Après-Guerre, des classiques de la chanson française, qu'on n'écoute plus, mais qu'on connaît, que l'artiste soit interprétée par Evelyne Bouix ou par Marion Cotillard.

Sur scène, c'est Sabbatta qui endosse le rôle difficile de la fille de joie bercée par les succès à la mode de cette époque, d'un autre temps, pour un hommage à un regard désuet, non sans poésie, sur le « pavé parisien », sur le

macadam de « Paname ». On a remonté le temps et le monologue à la fois naïf et percutant auquel nous prêtons notre écoute et toute notre attention, nous plonge dans le contexte des films en noir et blanc, dans l'imagerie codifiée de la « pègre » qui a son langage, son argot, un jargon de faubourg que plus personne n'utilise ; dans ce stéréotype du « milieu », on se « dessoude » pour des « biftons » ; même l'accent a changé, c'est un temps révolu.

Difficile monologue qu'il faut rythmer, dire et chanter, c'est une performance qui doit être notée. On assiste à une prestation très réussie, qui touche, qui plaît et qui est chaleureusement applaudie. C'est un spectacle qui peut s'adapter à toutes sortes de lieux de jeu, café, cabaret, restaurant aussi bien que là, à Lucet-Langenier, au théâtre ; c'est aussi un défi, car le propos reste « excentrique » dans le contexte de notre actualité et du vécu propre de la Réunion. Mais la conviction de la comédienne, son abattage et sa façon de s'approprier le personnage ont de quoi persuader : le charme opère. Laissons-nous embarquer dans ce Paris légendaire où la fille de joie danse la java dans les bras de son souteneur à l'élégance clinquante.

J.